

Madame Roland

Cuiseaux



Au numéro 58 de la Grande Rue de Cuiseaux se dresse une belle demeure en pierre que des grilles en fer forgé présentes à chaque ouverture du rez-de-chaussée rendent sévère. En effet, des volutes métalliques habillent les volets des deux portes d'entrée, les défenses des trois fenêtres, et même celles d'une bouche donnant sur la cave.

Côté Champ de Foire, la demeure se fait plus accueillante bien que marquée par le temps : un petit jardin d'agrément, des niches, une marquise en verre et en fer forgé, de petits édifices annexes en briques, etc...

Abritant il y a peu une étude notariale, cette bâtisse était la maison de famille de Marie-Louise-Joséphine-Mathilde Moyne, plus connue sous le nom de Madame Roland.

Faisant partie des personnages illustres de Cuiseaux, cette femme de caractère ayant défrayé la chronique par son attitude excentrique et son anticléricalisme mérite que l'on s'arrête quelques semaines sur sa vie.

Mathilde (c'est par ce prénom qu'elle était communément appelée) est née le 11 juillet 1823 à Cuiseaux dans une famille anticléricale et opposée aux nobles et aux aristocrates. Son père est Pierre-Martin-Félix Moyne, notaire né en 1787 ; sa mère, Jeanne-Marie-Louise Voille est la fille du peintre officiel de la cour de Russie, Jean-Louis Voille. Ce dernier exerça auprès du Grand Duc Pavel Petrovich, futur Empereur Paul Ier de Russie, dans les années 1780 et 1790.



C'est au numéro 58 de la Grande Rue qu'était la maison de famille de Madame Roland.

La famille Moyne est connue pour son comportement tapageur. Le grand-père de Mathilde, Humbert, notaire à Cuiseaux, s'est notamment illustré le 4 décembre 1793 en abattant d'un coup de cognée la tête d'un ange servant de support à une croix que l'on venait de faire tomber, selon les instructions révolutionnaires, sur le chemin de Notre-Dame. En assenant le coup, il aurait lancé : « Bougre, il y a longtemps que tu es là ! », à la consternation des cuiselliens faisant leur affouage tout près. On raconte qu'il se repentit plus tard de ce geste en participant financièrement à la restauration de cette croix qui était celle de La Madeleine.



Un autre Moyne, Anne-Marie-Joseph, né en 1793 sans doute le frère du précédent et donc grand-oncle de Mathilde, prêtre de son état, se fit remarquer lui aussi par sa vie « un peu » dissolue. Il brûla sa calotte le 25 avril 1790, s'affichait et dansait au cabaret, se maria, bref, fut aussi excentrique que put l'être par la suite sa petite-nièce. Cependant, on raconte que la Vierge lui donna un avertissement avant la Révolution : lors d'une procession où il « osa porter » dit-on la statue de Notre-Dame du Noyer, celle-ci devint si lourde qu'il ne put plus faire un pas. Alerté, le chanoine custode vint, lui prit des mains la statue et la porta avec facilité. Dès son enfance, Mathilde est donc élevée dans un climat un peu particulier qui lui vaudra un caractère difficile et bien trempé. On dit qu'elle changea de nombreuses fois de nourrices tant elle était dure avec elles. La tradition orale rapporte : « Elle avait des yeux qui jetaient du feu...et elle faisait peur aux enfants. »



Si son aïeul a abattu un ange, Mathilde en fit placer deux, sans doute des remplois, dans la maçonnerie de sa propriété de la Grande Rue.

À l'âge de 17 ans, elle épouse un négociant à Lyon, veuf et de 27 ans son aîné, Jean-Claude-Eugène Roland. Elle aura de lui un fils, Henri, qui se suicidera semble-t-il assez jeune pour une dette de jeu. L'année suivante, à 18 ans, elle part rejoindre sa grand-mère maternelle en Russie : c'est là qu'elle accouchera. Est-ce pendant son voyage que son époux décèdera ? Mystère. Toujours est-il que Mathilde sera veuve peu de temps après son mariage, mais légataire des biens de Monsieur Roland.

À la cour de Russie, elle vit dans un certain luxe et s'établit dans le commerce de la fourrure et des bijoux. Comme tous les personnages un peu hauts en couleurs, des rumeurs se sont établies sur la vie de Madame Roland : c'est ainsi qu'on la disait être l'avorteuse officielle de la cour...

Quelques années plus tard, elle rentre en France et s'installe à Paris où elle meuble et loue des appartements dans les beaux quartiers à des étrangers de passage. Là aussi, sur sa vie à Paris, tous les bruits ont couru : maîtresse de l'homme politique Ledru-Rollin et de Louis-Philippe, visiteuse de catacombes...

En 1865, âgée de 42 ans, elle revient sur ses terres et s'installe à Cuiseaux dans la maison familiale avec son père qui décèdera presque aussitôt, la même année. Ce dernier avait dû vendre son étude de notaire peu florissante puis s'était lancé dans une aventureuse périlleuse de création d'entreprise de chaudronneries dans les prisons lyonnaises. Après cet échec, il devint commis à la recette générale du département du Rhône. Entre la vie luxueuse de son épouse et ses différents échecs professionnels, il perdit énormément de biens, au point que sa fille lui racheta la maison familiale et remplit les obligations funéraires de son père.



*Bien que quelque peu outragée par le temps,
la maison de Madame Roland dégage une impression particulière : ici le jardin...*

Dès son retour à Cuiseaux Mathilde Roland se fait remarquer par son mode de vie, ses excentricités et ses idées, accompagnée en cela par son fidèle « Binbin ». Binbin était le surnom qu'elle donnait à Albin Lombard. Cet homme né en 1839 s'est installé sur Cuiseaux en 1868 avec sa mère. Rien ne les rattachait semble-t-il à cette bourgade si ce n'est qu'Albin aurait été l'ami d'Henri, le fils de Mathilde décédé. Albin aurait rapporté à Mathilde les effets personnels de son fils après son suicide ; suite à cette rencontre, ils ne se sont plus jamais quittés. Elle le fit passer pour son fils adoptif mais les habitants de Cuiseaux dirent de lui qu'il était « son amant, son domestique, son chien ». De « Binbin » est née « Binbine » puis « Bambine », surnom donné encore aujourd'hui par quelques-uns à Madame Roland.

Ensemble, ils vont gérer le patrimoine bâti et terrien de Mathilde dont elle avait hérité : le domaine du Villaret à Dommartin-les-Cuiseaux, celui des Grosset à Domsure et de La Madeleine à Cuiseaux. Peu à peu, d'autres terres, vignes, bois et fermes, comme celle de La Broye à Cuiseaux, vinrent augmenter les biens de Madame Roland. Ce domaine de 18 hectares a tout d'abord été acheté par Albin Lombard (grâce à la fortune de sa mère) en 1867 aux consorts Villancher et Vincent pour 40 000 francs puis revendu à Mathilde en 1876 pour la même somme. Notons au passage qu'Albin épousa le 10 juillet 1872 une riche héritière, demoiselle Froux, dont il se divorça bien rapidement...le tout avec l'accord de Mathilde.

Elle affichait clairement ses idées sur les façades de ses propriétés où elle faisait graver dans la pierre des linteaux diverses formules. Au Villaret, on peut encore lire aujourd'hui sur le bâtiment principal entièrement en pierre et sur un petit bâtiment annexe : « L'unique dieu est le soleil seul. Il doit être l'hymne éternel de l'humanité comme principe de toute vie », « Rude et simple, le peuple a fait vivre les religions parce qu'ignorants », « Les religions se créèrent de l'effroi des forces et phénomènes de la nature », « Les diaconales de Bouvier, évêque catéchisme : usage des séminaires, curés et cochons », « Le sacro saint journal La Croix supérieur comme torche-cul au col d'oison préconisé par le Grand Rabelais curé de Meudon », « Sœurs des bagnes des enfants du peuple bon pasteurs et autres », « Les enfants meurent, les bagnes sont millionnaires » et enfin, au-dessus des portes donnant accès au poulailler et à la soue à cochons : « Sœurs ignorantes défroquées. Ecole libre » et « Abbaye de Citeaux et autres ».

Ces inscriptions à l'origine rehaussées en lettres rouges, ont été recouvertes de chaux par un propriétaire suivant, le notaire Prabel. C'est Jean-Claude Tamisier, actuel vice-président des Amis de Cuisel qui, avec l'accord du propriétaire et héritier du notaire, dévoila ces inscriptions dans les années 1970.



*L'un des linteaux sculptés de la ferme du Villaret.
C'est sur le bâtiment de four que les inscriptions sont les plus présentes.*

Restons dans le même esprit à la ferme de La Broye. Deux citations sont visibles sur le bâtiment d'habitation : « Le travail de l'agriculteur est une confarreatio¹ avec la nature. Michelet » et « L'industrie agricole doit toujours être la base de la richesse des nations. Bernardin de Saint-Pierre ». Sur un ancien bâtiment annexe aujourd'hui démolì, on pouvait lire au-dessus de la porte de la soue « Abbaye de Citeaux 1888 » et de celle du poulailler « École libre 1889 ». Enfin, une plus grande inscription surmontait le tout : « Vive la République démocratique et sociale 1792 Mathilde Roland Moyne 1840 Albin Lombard 1870 Henri Roland ».

Au Grosset, on trouve « Vive la République 1792-1840-1870 Mathilde Moyne Roland » et à Cuiseaux, sur sa maison de la Grande Rue : « Berthelot niant dieu, comment pourrais-je y croire ? » et « Demain le monde sera rationaliste ».

Madame Roland menait la vie dure à ses fermiers. Ces derniers, cela était inscrit dans le bail, devaient lui réserver une chambre qui soit toujours prête à l'accueillir. Car la dame se déplaçait souvent sur ses terres, à cheval, sans annoncer son arrivée. Un jour, le fermier Mathy à La Broye, excédé par ses remarques, la blessa d'un coup de fusil à l'épaule et à l'œil. Dès lors, elle s'affubla d'un bandeau blanc lui barrant l'œil et agrémenté d'une grosse perle. Au procès, elle dit : « A sa place, il y a bien longtemps que je l'aurais fait ». Le paysan fut acquitté...



La plus grande des inscriptions de l'ancien bâtiment de La Broye a été réinstallée à l'intérieur de la ferme. Ce linteau se trouve actuellement sur la terrasse de l'ancien restaurant « Le Moulin Rouge » à Champagnat. (Cliché : collection particulière).

¹ La « confarreatio » était l'une des trois formes de mariage chez les Romains, la plus solennelle car accompagnée d'une cérémonie religieuse ; les deux autres revêtaient un caractère purement civil.

Citons encore quelques exemples pêle-mêle des excentricités de Madame Roland...

En 1906, le jour du couronnement de Notre-Dame du Noyer, elle pavoisa sa maison de 25 tentures rouges puis organisa peu de temps après un cortège en l'honneur de la déesse Raison, culte voué par certains révolutionnaires. Son grand-oncle, le fameux prêtre, avait lui aussi honoré cette allégorie en transformant une statue de Sainte Catherine en déesse Raison.

Elle avait l'habitude, le Vendredi Saint, de se promener dans les rues de Cuiseaux montée sur son cheval, tenant à la main un poulet ou un morceau de viande embroché ...

Ne s'entendant pas avec le facteur, elle avait abonné gratuitement le fermier de sa ferme la plus isolée et la plus lointaine à un journal...

Elle notait des inscriptions contre les papes Borgia sur le trottoir devant sa demeure de Cuiseaux. Lorsque le repas était sonné chez les Nayme, son « Binbin » faisait de même en carillonnant une grosse cloche entre ses jambes...

En 1890, elle alla contre les volontés de sa défunte cousine et s'en explique en ces termes :

« Libre-penseur, je refuse d'approuver par un acte quelconque les niaiseries mystiques (fondations de messes) du testament de mon aimée cousine Stéphanie Vivien Veuve Vuillemin. Je donne mon adhésion absolue au legs de sa terre à l'hôpital de Cuiseaux. »

En 1883, elle proposa à la municipalité de créer à ses frais un abreuvoir sur le champ de foire à destination des animaux menés à la vente, étant membre de la Société Protectrice des Animaux. Devant le refus de la ville, elle fit circuler des tracts dénonçant les agissements et l'ignorance du Conseil Municipal... Sans parler des incessantes querelles avec ses voisins de l'Hôtel Nayme...

Enfin, dernière excentricité : à la fin de sa vie, elle se faisait appeler Madame Roland de la Platière. D'où vient ce nom rallongé ? L'acte de naissance de son époux ne le mentionne aucunement et c'est à partir des années 1900 qu'elle se fit appeler ainsi. Son acte de décès mentionne alors : « veuve de Jean Claude Eugène Roland de la Platière ». De la Platière est-elle une charge que la famille du défunt aurait eue, ou est-ce un clin d'œil de Mathilde à son homonyme, Marion Roland de la Platière ? Connue également sous le nom de Madame Roland, Manon Philipon devenue par mariage vicomtesse Roland de la Platière était une révolutionnaire qui mourut guillotinée le 8 novembre 1793 à Paris. C'est à elle que l'on doit le célèbre : « Ô Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! ».

Très procédurière, Mathilde Moyne avait l'habitude de donner des directives, y compris à son notaire. Signature de Mathilde Roland extraite d'un acte passé avec un entrepreneur pour des travaux à effectuer au Villaret.

Mathilde Roland née Moyne s'éteignit le 27 février 1911 à l'âge de 88 ans.

Le 30 avril 1896, elle avait institué comme légataires universels Albin Lombard et Léon Party, l'un de ses fermiers. Dix ans plus tard, on ne retrouve plus que Binbin, certains diront que c'est ce dernier qui effectua ce changement...

« J'institue pour mon légataire universel Jules Albin Lombard en reconnaissance de son affection et des soins dévoués qu'il m'a prodigués !! » Dans ce testament, elle hésitait entre l'incinération et l'inhumation. Elle fut finalement inhumée dans un caveau au bois de La Madeleine. Elle se fit enterrer nue dans les fourrures qu'elle avait ramenées de Russie aux côtés de son chien. Ses obsèques, civiles bien entendu, aurait été accompagnées par « La Marche Funèbre » de Chopin exécutées par l'harmonie de Saint-Amour, comme elle le souhaitait dans son testament :

« Je meurs en libre-penseur, plutôt dois-je dire en athée irréductible, admiratrice de cette grande Ecole philosophique du 18^{ème} siècle. Je veux être inhumée sans prières ou cérémonies d'aucun culte religieux dans le caveau de ma propriété de la Madeleine (après incinération si possible). Mon désir aurait été que mes funérailles fussent humbles mais il conviendra étant civiles qu'elles revêtent au contraire une certaine solennité. Je désirerais entre autres détails que l'harmonie de Saint-Amour dont je suis membre honoraire depuis nombres d'années vienne exécuter la fameuse « Marche Funèbre » de mon illustre ami Chopin. (...) Je m'oppose absolument à la coutume de l'habillement de mon cadavre. Albin me rendra le triste dernier devoir de m'envelopper dans une de mes vieilles pelisses de voyage (usée sur les routes et steppes de Russie) et il tapissera mon cercueil avec la couverture en petit gris de mon traîneau. Je veux en modeste cercueil en sapin mince (...). Albin aura soin d'y faire apposer une plaque portant mon nom. Il fera placer mon cercueil en ménageant une place vide à côté pour y faire placer le sien. Telles sont mes volontés touchant mes funérailles. »

Albin Lombard la rejoignit en 1919.



L'entrée du caveau de Mathilde Roland au bois de La Madeleine.

Ce caveau était autrefois enclos de grilles en fer forgé et l'entrée agrémentée de poteaux. Aujourd'hui, la dalle est toujours visible mais bien cachée aux yeux des curieux et un poteau marquant l'entrée du bois est encore dressé : dans la pierre sont gravés ces mots « In Vita Dolor » (dans la vie la douleur).

Ce caveau a été utilisé durant la seconde guerre mondiale par Bernard Morey et son réseau de Résistance pour y cacher des armes :

« (...) Nous commençons à prévoir des caches pour les armes et les matériels que nous recevrons. A cet effet, nous avons jeté notre dévolu sur un caveau isolé dans un petit bois proche de Cuiseaux où sont enterrés Madame Roland (il ne s'agit pas de Madame Roland de la Platière) qui fut une « grande mondaine » de la fin du 19^{ème} siècle et son amant, dit : le père Lombard. Je n'ai pas beaucoup de scrupule à troubler son éternité, car, connaissant son esprit fondeur, je suis sûr qu'elle aurait aimé cela ? Notre visite ne peut que lui faire plaisir.

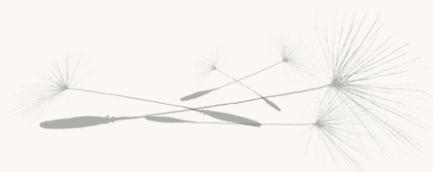
Mes amis et moi soulevons donc la lourde dalle et descendons à l'aide d'une échelle dans le caveau profond contenant deux cercueils et un plus petit, celui d'un chien. Je revis aujourd'hui avec la même intensité le moment où, alors que nous voulions déplacer le premier cercueil, seule sa partie supérieure nous resta dans les mains. Madame Roland nous apparut alors intacte dans son suaire. Cette fugitive apparition ne dura que le temps d'un regard avant d'être transformée, en ce qui nous attend tous, *in pulverem*. Il ne restait que le squelette d'une vieille femme, que nous rangeâmes dans un coin du caveau avec toutes les précautions possibles, mais sans pouvoir pourtant éviter de mettre un peu de désordre dans l'harmonie de cette charpente qui avait soutenu un jour le corps d'une ravissante jeune fille. Je possède, dans ma maison, un tableau de Madame Roland au temps de sa splendeur en 1860, vêtue (très) légèrement en sultane et soufflant la fumée d'une pipe immense sur le bec de son perroquet.

Pendant la guerre, j'ai fait de nombreuses visites à ce caveau qui était assez facile d'accès, chère Madame Roland, il me semble bien que vous étiez notre complice et que nous nous sommes toujours connus. »²

Un grand merci à « mes informateurs » et à toutes les personnes m'ayant accordé de leur temps et ouvert leurs portes et leurs archives personnelles à la rencontre de celle qu'ils appellent « Madame Roland », « Mathilde Roland » ou encore « la Bambine ».



« *In vita dolor* » gravé sur le poteau marquant l'entrée du bois de La Madeleine.



Adeline Culas-Guillemaut

² *Le Voyageur égaré*, Bernard Morey, pages 129 et 130